

Jean-Louis SIRAN, L'illusion mythique. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, collection " Les empêcheurs de penser en rond ", 1998, 127 p.

Jean Copans

Terrains d'avenir

Volume 24, Number 1, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015645ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015645ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Copans, J. (2000). Review of [Jean-Louis SIRAN, L'illusion mythique. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, collection " Les empêcheurs de penser en rond ", 1998, 127 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 24 (1), 180–182. <https://doi.org/10.7202/015645ar>

qui rappelle les conditions d'insertion de l'anthropologue dans les communautés autochtones. Finie l'époque du contact direct avec les populations à partir des seuls intérêts des anthropologues. Ensuite, l'absence d'information aux personnes porteuses du VIH par les médecins, sans pour autant assurer la confidentialité des renseignements sur la condition de ces malades. Cette position heurte Gruénais et lui fait se demander s'il y a une éthique médicale pour le Sud et une autre pour le Nord.

Prenant appui sur ses recherches à Abidjan, Laurent Vidal ajoute d'autres dimensions aux questions éthiques soulevées par Gruénais. En enquêtant directement auprès des malades, Vidal est confronté, lui aussi, à la rétention de l'information de la part des médecins, ainsi qu'aux difficultés des rapports interdisciplinaires liées en partie à des conceptions éthiques divergentes entre médecins et anthropologues. Il préconise une implication qui n'est pas exempte d'ambivalence : ne pas intervenir directement dans les choix des malades, mais agir comme médiateur entre médecin et malade.

Malgré un éloignement des pratiques de terrain traditionnelles à la faveur de contextes et de thèmes de recherche qui ont changé, la question de l'ambivalence de la position de l'anthropologue, à la fois du « dedans et du dehors », affleure dans plusieurs des textes. Jean-Pierre Dozon reprend ce thème de réflexion dans les dernières pages du volume et il débouche sur deux « propositions » qui, si elles étaient systématiquement mises en application, pourraient, pense-t-il, transformer fondamentalement la pratique des anthropologues (particulièrement en France) : partage de l'auto-réflexion entre collègues travaillant dans des conditions similaires et élaboration de « standards communs ou convergents de conduite » (p. 117). Ces comportements ont trouvé des conditions de réalisation somme toute plus propices en contexte nord-américain, sans toutefois avoir encore produit tous les fruits escomptés. Décidément le métier d'anthropologue n'est pas facile ! Mais l'« anthropologie n'est pas un sport dangereux », pour reprendre le titre humoristique du livre de Barley (1988).

Références

BARLEY N., 1988, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*. Paris, Payot.

Serge Genest
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
Serge.Genest@ant.ulaval.ca

Jean-Louis SIRAN, *L'illusion mythique*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, collection « Les empêcheurs de penser en rond », 1998, 127 p.

« Accepter, comme thème de discussion, une catégorie qu'on croit fautive expose toujours à un risque : celui d'entretenir, par l'attention qu'on lui prête, quelque illusion sur sa réalité. Pour mieux cerner un obstacle imprécis, on soulignera des contours dont on voulait seulement montrer l'inconsistance ; car en s'attaquant à une théorie mal fondée, la critique commence par lui rendre une façon d'hommage ». Ces premières phrases, qui sont tirées du chapitre premier intitulé « L'illusion totémique » de l'ouvrage *Le totémisme aujourd'hui*

dont l'auteur n'est autre que Claude Lévi-Strauss (1962 : 21), conviendraient parfaitement à l'introduction de ce petit livre qui porte lui aussi sur une illusion, celle de l'analyse mythologique et de son présupposé linguistique et cognitif.

Si l'on en croit le post-scriptum, ce texte a mûri pendant près de dix ans, mais si les idées de départ restent incomparablement fraîches (l'anthropologie de l'énonciation est toujours une idée neuve pour l'anthropologie française), la critique du structuralisme s'adresse aujourd'hui à un courant que plus personne ne défend véritablement et le moins que l'on puisse dire, c'est que les disciples de Claude Lévi-Strauss, s'ils existent!, ne sont pas au pouvoir. Le structuralisme est sûrement la cause d'une espèce de retard français à cause de son dogmatisme et surtout à cause de l'intransigeance de ses porte-parole des années 1970-1980, mais il ne me paraît plus un enjeu aujourd'hui en France.

Cet essai mélange références ethnologiques, linguistiques, philosophiques pour aboutir à cinq thèses (p. 105-107), mais le caractère abrupt d'une telle conclusion explique probablement le dernier petit tour empirique des pages 107 à 114 dont l'efficacité analytique et démonstrative est remarquable. J'inviterai même le lecteur un peu inquiet à commencer la lecture de cet opuscule par la fin, car le cheminement complexe retenu par Siran le dessert parfois dans sa juste cause et l'objectif se dissout dans des considérations qui peuvent sembler loin de l'évidence de certains raisonnements ethno-linguistiques.

Pour donner mon point de vue « épistémologique » sur la question, je pense que Siran traite de deux questions tout à fait différentes : celle des procédures d'énonciation de toute pensée, et donc de toute information, et celle des schèmes narratifs qui sont catégorisés *a priori* par l'anthropologie dans la rubrique culturelle des mythes. Ses cinq thèses ne s'appliquent pas qu'aux mythes. Les énonciations de la mère qui dit à son fils d'aller chercher du pain et qui argumente face à sa mauvaise volonté ne relève pas des mêmes schèmes que ceux qu'Ogotemméli fabrique pour les besoins de Griaule. À son fondement, le problème soulevé par Siran est tout autre selon moi : il est celui de la nature et du statut social de la situation de terrain, des situations d'interlocutions qui s'y produisent, des instruments cognitifs, linguistiques et techniques d'enregistrement de la diversité infinie des énonciations. La remarque conclusive de Lucien Scubla dans son commentaire de cet ouvrage me semble sur ce point le bon sens pratique (même si l'anthropologue lui donne une petite tournure « structuraliste » minimale) : « les schèmes, *somme toute peu nombreux*, [...] marquent de leur empreinte, non seulement la pensée et les affects des individus, mais aussi les institutions au sein desquelles ils vivent et meurent » (1999 : 233, souligné par nous).

Je suis d'accord sur la relégation du mythe au niveau d'un schème normal et non pas fondateur, intemporel et préalable à toute énonciation et pensée. Et sur ce point, ce petit ouvrage rappelle à la fois des vérités d'évidence et le fait que les vérités d'évidence sont les plus difficiles à admettre et partager (ce qui explique le retard de la parution de ce texte soit dit en passant). Mais si les philosophes grecs, Einstein et Dumézil sont fort utiles, Siran laisse entrevoir une conception intellectualiste et non sociologique du problème lorsqu'il affirme à propos des travaux de l'équipe de Griaule (qu'il expose par ailleurs de façon fort critique p. 41 à 49) : « Il est sans doute peu d'enquêtes ethnographiques pour lesquelles on dispose d'autant d'informations sur les méthodes de travail mises en œuvre » (p. 49). Il paraît impossible de se laisser prendre au piège de « la parole profonde », de produire une des théories mythographiques les plus idéalistes qui soient, de pratiquer une ethnographie en situation coloniale sans que la qualité scientifique des matériaux en soit affectée. Je ne fais que reprendre ce que de nombreux ethnologues ont écrit depuis plus de vingt ans (voir D. Lettens, W. van Beek, A. Doquet, etc.). La critique des mythes *griauliens* doit donc être double et Siran l'a conduite dans ce sens, mais curieusement sa conclusion infirme ses propos.

C'est pourquoi pour sortir du placard des cadavres ethnologiques français, il faut réfléchir à la relecture des analyses de Terence Turner sur les Kayapo (voisins des fameux Bororo de Lévi-Strauss), développée à la toute fin de l'ouvrage. Elle reste dans le seul registre ethno-linguistique et ethno-sémantique puisque le véritable sens de la phrase « nous sommes des aras » (espèce de perroquet) résulte en quelque sorte d'une traduction plus correcte. Mais Siran vient de nous répéter que le sens vient aussi des conditions de production (voir, par exemple, p. 45-46). La question des aras n'est donc pas qu'un problème de traduction et ce que Siran chasse par la grande porte risque de revenir par la petite fenêtre. Toutefois un fait demeure : nous sommes bien convaincus après cette lecture que le mythe est une illusion, même si au-delà, ou plutôt en deçà du mythe, ce sont toutes les paroles adressées aux ethnologues et aux anthropologues, y compris les plus communes, qui relèvent de l'illusionisme!

Références

- LÉVI-STRAUSS, 1962, *Totémisme aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France.
SCUBLA L., 1999, « L'avenir d'une illusion », *L'Homme*, 150 : 227-234.

Jean Copans
Faculté de philosophie, sciences humaines et sociales
Université de Picardie Jules Verne
Chemin du Thil
80025 Amiens Cedex 1
France
